

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

NORMAL PEOPLE

SALLY ROONEY

NORMAL PEOPLE

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Stéphane Roques



VOIR DE PRÈS

L'Édition originale de cet ouvrage
a paru en 2018 chez Faber & Faber
sous le titre : *Normal People*.

© Sally Rooney, 2018.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition
en langue française, 2021.

© 2021, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-353-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« C'est l'un des secrets de ce changement dans l'équilibre mental, que l'on a appelé très justement la conversion : pour beaucoup d'entre nous, rien ne nous est révélé du ciel ou de la terre, tant qu'une personnalité n'a pas touché la nôtre en exerçant une influence particulière, pour la soumettre et la rendre réceptive. »

George Eliot, *Daniel Deronda*

Janvier 2011

C'est Marianne qui va ouvrir quand Connell sonne. Elle porte encore l'uniforme de l'école, mais a retiré son pull, n'est donc plus qu'en chemisier et en jupe, et elle s'est déchaussée, marche en collants.

Ah, salut, dit-il.

Entre.

Elle se retourne et repart dans le couloir. Il ferme la porte derrière lui et la suit. Après avoir descendu les quelques marches menant à la cuisine, ils tombent sur Lorraine, la mère de Connell, qui retire ses gants de caoutchouc. Marianne s'assoit d'un bond sur la paillasse et prend le pot ouvert de pâte à tartiner, dans lequel elle a laissé une petite cuillère.

Marianne me disait que vous avez eu les résultats de vos examens blancs aujourd'hui, lança Lorraine.

On nous a seulement rendu l'anglais,

répond-il. On nous les rend séparément. Tu es prête ?

Lorraine plie soigneusement les gants de caoutchouc et les range sous l'évier. Puis elle se détache les cheveux. Connell estime qu'elle aurait pu attendre d'être dans la voiture pour faire ça.

Et il paraît que tu t'en es très bien tiré, dit-elle.

Il a eu la meilleure note de la classe, intervient Marianne.

Oui, dit Connell. Marianne aussi a eu une très bonne note. On y va ?

Lorraine, qui détachait son tablier de cuisine, interrompt son geste.

Je ne savais pas qu'on était pressés, dit-elle.

Il met les mains dans les poches et se retient de soupirer avec irritation, mais inspire de façon audible, donnant malgré lui l'impression de soupirer.

Il faut juste que j'aille vider le sèche-linge, ajoute Lorraine. Ensuite on y va. D'accord ?

Il ne dit rien, baisse simplement la tête tandis que Lorraine quitte la pièce.

T'en veux ? demande Marianne.

Elle lui tend le pot de pâte à tartiner. Il enfonce un peu plus les mains dans les poches, comme s'il voulait y faire entrer son corps tout entier.

Non merci.

On vous a rendu le contrôle de français, aujourd'hui ?

Hier.

Il s'adosse contre le réfrigérateur et la regarde lécher la cuillère. Au lycée, Marianne et lui font comme s'ils ne se connaissaient pas. On sait que Marianne habite le manoir blanc avec une grande allée et que la mère de Connell est femme de ménage, mais personne ne fait le rapprochement entre ces deux informations.

J'ai eu vingt, dit-il. T'as eu combien en allemand ?

Vingt. Tu te vantes, là ?

Tu auras mention très bien au bac, non ?

Elle hausse les épaules. Toi aussi, probablement.

Bah, t'es plus intelligente que moi.

Ne culpabilise pas. Je suis la plus intelligente de tout le lycée.

Marianne lui fait un grand sourire. Elle affiche ouvertement son mépris pour les autres élèves. Elle n'a pas d'amis et passe son temps à lire des romans entre midi et deux. Un tas de gens la détestent. Son père est mort quand elle avait treize ans, et Connell a entendu dire qu'elle souffre d'une espèce de maladie mentale. De fait, c'est l'élève la plus intelligente du lycée. Il redoute de rester seul avec elle, comme ça, mais se surprend à fantasmer sur ce qu'il pourrait dire pour l'impressionner.

Tu n'es pas première de la classe en anglais, lui fait-il remarquer.

Elle se passe la langue sur les dents, indifférente.

Tu devrais peut-être me donner des cours particuliers, Connell.

Il a les oreilles qui chauffent. Elle a sans doute dit ça négligemment, sans arrière-pensée, et si elle a des arrière-pensées, c'est seulement pour le rabaisser par association, puisque tout le monde la considère comme un objet de dégoût. Elle porte de hideuses chaussures plates à semelles épaisses et ne se maquille pas. Il paraît qu'elle ne se rase pas les jambes, ni le reste. Une fois, Connell a entendu dire qu'elle avait renversé de la glace au chocolat sur ses vêtements au réfectoire du lycée, et qu'elle était allée aux toilettes des filles retirer son chemisier pour le frotter dans le lavabo. C'est une histoire connue, tout le monde le sait. Si elle voulait, elle pourrait ouvertement saluer Connell au bahut. À cet aprèm, pourrait-elle lui dire devant tout le monde. Ça le mettrait sans aucun doute dans une position inconfortable, ce qui est généralement le genre de trucs dont elle se délecte. Mais elle ne l'a jamais fait.

Tu parlais de quoi, avec Mlle Neary, aujourd'hui ? demande Marianne.

Ah. De rien. Je sais plus. Des exams.
Marianne fait tourner la cuillère dans le pot.

Tu lui plais ou quoi ?

Connell la regarde jouer avec la cuillère.
Il a toujours très chaud aux oreilles.

Pourquoi tu dis ça ?

Attends, tu couches quand même pas avec elle ?

Bien sûr que non. Tu trouves ça drôle ?

Pardon, dit Marianne.

Elle prend l'air concentré, comme si elle pouvait voir à travers les yeux de Connell, jusqu'au fond de son crâne.

T'as raison, c'était pas drôle. Pardon.

Il hoche la tête, regarde autour de lui, enfonce le bout de sa chaussure dans une rainure entre les dalles du carrelage.

Parfois, j'ai l'impression qu'elle est un peu bizarre avec moi, dit-il. Mais il ne me viendrait pas à l'idée d'en parler à quelqu'un.

Même en classe, je trouve qu'elle flirte beaucoup avec toi.

Tu trouves ?

Marianne hoche la tête. Il se frotte le cou. Mlle Neary, c'est la prof de sciences éco. Les sentiments qu'il éprouve à son égard sont au centre de toutes les conversations au lycée. Certains disent qu'il a même tenté de l'ajouter à ses amis sur Facebook, ce qui est faux et ne risque pas d'arriver. En vérité, il ne fait rien avec elle et ne lui adresse jamais la parole, il reste assis en silence pendant qu'elle lui parle et le sollicite. Elle le retient après le cours, parfois pour discuter de ce qu'il veut faire dans la vie, et a même une fois touché le nœud de cravate de son uniforme. Il ne peut parler à personne de la façon dont elle se conduit avec lui parce qu'on croirait qu'il se vante. En cours, il est trop gêné et agacé pour se concentrer sur la leçon, il scrute les pages de son manuel jusqu'à ce que les diagrammes en bâtons deviennent flous.

On me charrie toujours sur le fait qu'elle me plaît ou je sais pas quoi, dit-il. Mais pas

du tout, en fait. C'est vrai, tu ne crois quand même pas que j'entre dans son jeu quand elle fait ça, si ?

J'en ai pas l'impression.

Il s'essuie les mains de haut en bas, sans réfléchir, sur la chemise de son uniforme. Tout le monde est si convaincu de son attirance pour Mlle Neary qu'il doute parfois de ses propres élans. Et si, à quelque degré, au-delà ou en deçà de sa propre perception, elle l'attirait vraiment ? Il ne sait même pas ce qu'on est censé ressentir quand quelqu'un nous attire. Chaque fois qu'il couche avec une fille, c'est si stressant que c'en est devenu franchement désagréable, au point qu'il s' imagine que quelque chose ne tourne pas rond chez lui, qu'il est incapable d'avoir des relations intimes avec une femme et souffre d'une espèce de trouble du développement. Il reste prostré au lit et se dit : J'ai tellement détesté ça que j'ai envie de vomir. Est-ce que ça vient de lui ? La nausée qui le prend quand Mlle Neary se penche sur

son pupitre est-elle un signe d'excitation sexuelle ? Comment le savoir ?

Je peux aller voir M. Lyons pour toi, si tu veux, propose Marianne. Je ne dirai pas que c'est toi qui m'en as parlé. Je dirai simplement que c'est moi qui m'en suis aperçue.

Non, tu plaisantes. Surtout pas. N'en parle à personne, compris ?

Ça va, j'ai compris.

Il la regarde bien pour s'assurer qu'elle le prend au sérieux, puis il hoche la tête.

C'est pas ta faute si elle est comme ça avec toi, dit Marianne. Tu fais rien pour.

À voix basse, il demande : Alors pourquoi tout le monde est persuadé qu'elle me plaît ?

Peut-être parce que tu rougis souvent quand elle s'adresse à toi. Mais tu rougis tout le temps, tu sais, t'es comme ça.

Il lâche un petit rire de dépit. Merci, dit-il.

Bah, c'est vrai.

Oui, je sais.

Même là, tu rougis.